

THÉÂTRE **CRÉATION**

11 > 13 JANVIER 2023

NU GÎT LE CŒUR DANS L'OBSCURITÉ

MAXIME CONTREPOIS

MER 11 > VEN 13 JANV À 20H / 🕒 1H25
ESPACE DES ARTS – PETIT ESPACE

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS
TÉL : 03 85 42 52 12 – BILLETTERIE@ESPACE-DES-ARTS.COM
ESPACE-DES-ARTS.COM

ESPACE DES ARTS, SCÈNE NATIONALE – DIRECTION NICOLAS ROYER
CS 60022 – 71102 Chalon-sur-Saône Cedex



Nu gît le coeur dans l'obscurité

■ Création 11, 12 et 13 janvier 2023
Texte Maxime Contrepois

■ Distribution

Texte et mise en scène

Maxime Contrepois

Avec

Rodolphe Dekowski - Peter

Ligia Aranda Martinez - La Jeune Fille et Iris

Zoé Gauchet - Susan

Adrien Guiraud - Lukas

Dramaturgie

Olivia Barron

Scénographie

Camille Riquier

Son

Baptiste Chatel

Lumière

Jérémie Papin

Costumes

Colombe Lauriot Prévost

Chorégraphie

Stéphanie Chêne

Régie générale

Silouane Kohler

Masques

Judith Scotto le Massèse

Admin., production, diffusion

Les singulières

Léa Serror, Mathis Leroux, Loyse Delhomme

Durée estimée 1h25

Calendrier prévisionnel

RÉSIDENCES

- 4 au 9 janvier 2021 > résidence d'écriture - Atheneum, Dijon (21)
- 17 au 23 janvier 2021 > résidence d'écriture - Maison Copeau, Pernand-Vergelesses (21)
- 22 au 25 novembre 2021 > résidence plateau - Mains d'Œuvres, Saint-Ouen (93)
- 28 février au 05 mars 2022 > résidence d'écriture - Atheneum, Dijon (21)
- 9 au 14 mai 2022 > résidence plateau - **Centre dramatique national de Rouen (76)**
- 21 novembre au 4 décembre 2022 > résidence plateau - **TDB Centre dramatique national de Dijon (21)**
- 17 au 30 décembre 2022 > résidence plateau - **MA - Scène nationale de Montbéliard (25)**
- 2 au 11 janvier 2023 > résidence plateau - **Espace des Arts - Scène nationale de Chalon-sur-Saône (71)**

LECTURES ÉTAPES

- 23-25 juin 2021 > Théâtre de la Cité Internationale - Paris (75)
- 10 juillet 2021 > SACD - Festival d'Avignon Off (30)
- 17 janvier 2022 > Étoile du Nord (75)

CRÉATION

- **11-12-13 janvier 2023** > Espace des Arts - Scène nationale de Chalon-sur-Saône
- **18 et 19 janvier 2023** > Atheneum - Dijon
- **6 au 18 février 2023** > Théâtre de la Cité Internationale - Paris
- Janvier-février 2023 et saison 2023-2024 > disponible en tournée

Production en cours

Production (en cours) Le Beau Danger

Coproduction Espace des Arts - Scène nationale de Chalon-sur-Saône, Théâtre de la Cité Internationale (Paris) et MA - Scène nationale de Montbéliard

Résidences de création à MA - Scène nationale de Montbéliard (25), Espace des Arts - Scène nationale de Chalon-sur-Saône (71), TDB Centre dramatique national de Dijon (21), Atheneum (21), Maison Jacques Copeau (21), Mains d'Œuvres (93), Centre dramatique national de Rouen (76)

Avec l'aide à la résidence et l'aide au projet de la DRAC Bourgogne-Franche-Comté et **l'aide au projet** de la Ville de Dijon.

Le Beau Danger est **aidée au fonctionnement** par la Ville de Dijon.

Ce que nous voyons
n'est pas fait de ce que nous voyons,
mais de ce que nous sommes.

Fernando Pessoa



Résumé

Peter a la cinquantaine.

Alors que tout vacille, que ce qui reste c'est la solitude, la dépression et l'impossibilité à vivre le présent, il décide de partir. Échapper. Tracer une ligne. Quitter cet endroit où quelque chose s'est passé, où les choses ont mal tourné. Il voudrait retrouver le village qu'il a quitté il y a trente ans et où il a passé plusieurs années de sa vie. Faire retour sur cette terre où il a le sentiment d'avoir forgé sa véritable identité.

Peter vient de loin.

Il a pris la route il y a longtemps mais n'est toujours pas arrivé.

Il est fatigué et désorienté, son état général n'est pas bon. Il est l'ombre de lui-même. Une nuit au temps mauvais il quitte la route à pieds et découvre un motel désaffecté dans lequel trois jeunes gens dansent. Une danse aux allures de transe.


Cet écart que Peter fait, la découverte de cette bâtisse isolée en lisière de forêt est le point de départ de l'histoire. Il va croiser le chemin d'inconnus, des inconnus qui savent des choses de sa vie intime, de ses fragilités indicibles. Trois rencontres : Lukas, Susan et Iris autour desquelles gravite une figure mystérieuse et mystique, La Jeune Fille, qui vient nous parler, à intervalles réguliers, de la dérive d'un être aux prises avec sa condition spirituelle et avec l'invisible.

On oscille entre le rêve et le réel, le réalisme et le fantastique.

Ça parle de voyage hasardeux, d'errance, de quête et de retour.

C'est l'histoire d'une exploration, de la rencontre qui confronte à ce qu'on est devenu.

C'est l'histoire d'un cheminement qui transforme, qui réconcilie, qui amène à se remettre en marche pour possiblement vivre à nouveau le présent.



J'ai vu qu'il n'y a pas de Nature,
Que Nature n'existe pas,
Qu'il y a collines, vallées, plaines,
Qu'il y a arbres, fleurs, herbages,
Qu'il y a rivière et pierres,
Mais qu'il n'y a pas un tout à quoi ça appartient,
Qu'un ensemble réel et véritable
Est une maladie de nos idées
La Nature est parties sans un tout
Voilà peut-être le mystère en question dont ils parlent.

Alberto Caiero - Fernando Pessoa

HOTEL

Note d'intention

■ Je est un autre, Je suis le monde

Comme un prisme révélateur, une obsession qui se décline au fil des textes que je choisis de mettre en scène, la métamorphose sera à nouveau le pivot de mon travail. Jusque là je me suis intéressé à ce que peuvent révéler de nos humanités les comportements que nous avons, les métamorphoses que nous opérons, dans des situations extrêmes et violentes. En choisissant d'en venir à l'écriture, démarche inédite dans mon parcours, c'est la possibilité pour moi de changer de focale, de produire une trame narrative à l'apparente banalité où l'origine de la quête intime est une quête intérieure choisie et non plus subie. Avec *Nu gît le coeur dans l'obscurité*, je poursuis une radiographie de nos tentatives de réconcilier nos vies avec nos désirs intimes. Ici, cela en passera pour Peter, le personnage principal de l'histoire, par une quête du moi et du lieu acceptables pour vivre ; faire place à des rencontres qui vont redéfinir son identité et alors trouver sa place dans le monde.

Peter est sur la route depuis longtemps quand on le retrouve en ouverture du spectacle. Il est en errance, et cette errance physique va devenir une errance intérieure, mystique, métaphysique. Celle d'un être qui va croiser d'autres êtres dont l'existence est concrète mais qui pourraient tout aussi bien être des représentations des autres personnages, des autres âmes, des autres facettes de Peter. Les autres c'est lui, lui c'est le monde. Je voudrais qu'au plus loin de l'avancée de la représentation, pourquoi pas même en sortant de la salle, on s'interroge sur le degré de réalité des personnages. Ici, le rêve et la réalité auront la même densité. Je pense à ce qu'Antonin Artaud disait devoir révéler par sa mise en scène de *La Sonate des spectres* de Strinberg :

« La pièce devra apporter le sentiment d'un quelque chose qui, sans être sur le plan surnaturel, non humain, participe d'une certaine réalité intérieure. Le réel et l'irréel s'y mêlent comme dans le cerveau d'un homme en train de s'endormir, ou qui se réveille tout à coup en s'étant trompé de côté. Tout ce qu'elle révèle, nous l'avons vécu, rêvé, mais oublié. »

Nu gît le coeur dans l'obscurité est un parcours initiatique, celui d'un homme désintégré, quasi mutique, dont on comprend qu'il a au fil de sa vie renié les idéaux autour desquels il s'était construit. Quand il se met en mouvement pour retrouver le village dans lequel il a passé quelques années quand il avait trente ans, Peter a perdu sa femme, son travail, ses repères. Il est déboussolé et son état entre veille et sommeil – il s'endort à plusieurs reprises – donne à son récit un caractère onirique aux touches kafkaïennes et à l'accent surréaliste. Il va être confronté à des inconnus qui savent des choses de sa vie intime, de ses fragilités indicibles et qui vont le confronter, par leurs histoires personnelles, à son passé et à ce qu'il est devenu. Il va y avoir reconnaissance d'intimité à intimité et alors peut-être va se dessiner pour Peter la possibilité de lâcher prise, de s'exiler de la mélancolie, de se dépouiller de la culpabilité et de la douleur pour réconcilier ses

différentes entités, ses moi diffractés, et être à nouveau présent à lui-même. La quête de Peter va devenir malgré lui une quête d'identité, une conquête d'existence qui aboutira à une mue. Et ce regard tourné vers soi-même, cette mue dont on parle, est la condition d'une écoute et d'une attention différente à l'Autre, quel qu'il soit, d'où il vienne. Prendre en main son destin, arrêter d'être témoin, chercher à être acteur, laisser le moins de place possible à la peur.

L'écriture que je mets en place entrelace la voix intérieure du personnage principal (Peter), ses dialogues avec les inconnus qu'il rencontre ainsi que la parole d'une Jeune Fille, figure mystérieuse et omnisciente. Les interventions de La Jeune Fille sont autant de réminiscences poétiques qui parlent de l'effroi face à l'invisible et de la condition spirituelle de l'homme. Différentes strates d'écriture qui, par leur langue et leur rythme propre, tentent de dessiner un chemin qui nous inciterait à nous mettre en mouvement et à engager un voyage intérieur.

L'écriture – dramatique et scénique – procèdera sur le mode du montage photographique. C'est la façon de faire se succéder les situations, les rencontres, les images qui produit la narration. Mais cette narration sera volontairement trouée, elliptique. La pièce pourrait ainsi être décryptée comme un tableau abstrait dont seul le titre (« Nu gît le coeur dans l'obscurité » pourrait parfaitement figurer au bas d'une toile) suggère quelle avait été l'intention du peintre, ce qui peut diriger et canaliser l'imagination du spectateur. Tout ne s'explique pas, tout ne se résout pas, le mystère est omniprésent et c'est à chacun de combler les vides avec son imaginaire, avec son intimité.

À tout cela viendra s'ajouter la matière théâtre : le rapport charnel à une lumière, à un son, à un corps, le trouble que produit une sensation. Dans mon travail, l'espace, l'image et l'atmosphère de plateau cohabitent nécessairement parce que je ne crois pas que le théâtre soit fait uniquement pour raconter des histoires, mettre en scène des mots et des dialogues, il est fait aussi pour créer une ambiance qui doit permettre d'aller creuser une réalité plus profonde, qui existe en parallèle des autres. Dans la poursuite de mes recherches précédentes, les éléments scéniques devront permettre la constitution d'un langage capable de conduire le spectacle dans une zone indéterminée où le réalisme et le banal fraient avec le fantastique et l'extraordinaire.

Alors que l'on cherche si souvent à nous convaincre que la réalité est évidente, irréfutable, imparable, l'envie fondatrice est de défaire une image consensuelle du monde en lui conférant une densité et une opacité des plus suggestives. C'est peut-être là que peut résider aujourd'hui la charge politique d'une écriture, dans un langage théâtral éminemment ouvert où l'on ne voit pas la réalité mais de la réalité, où l'on voit des choses, des situations, des hommes. Des hommes qui se débattent comme ils peuvent pour continuer à vivre.

Maxime Contrepois
décembre 2020

Vivre c'est s'exiler, et c'est d'abord s'exiler de la mélancolie.

Julia Kristeva



Extraits

— N°1

1. LA ROUTE

Un son métallique inquiétant et archaïque.

La Jeune Fille, voix off. – Il est parti il y a longtemps maintenant. Il ne sait plus bien quand. Maintenant c'est le printemps. Quand peut bien être la dernière fois où il s'est arrêté ? Où il a pris le temps d'une douche. D'un vrai repas. De trouver à dormir dans un lit. Qui peut le savoir. Il a cette volonté de rouler. De rouler jusqu'à épuisement. D'éprouver la matière même du temps. Partir. Échapper. Tracer une ligne. Quitter cet endroit où quelque chose s'est passé, où les choses ont mal tourné. Il conduit la nuit. Uniquement la nuit. À la recherche de signes. Il lit les panneaux de signalisation comme s'il y avait plus grand à déchiffrer que « sens unique », « céder le passage », « stop ». Comme s'ils pouvaient lui dire quelque chose. Quoi faire ensuite.

La lumière fait apparaître, très lentement, de façon presque imperceptible, Peter. Il est immobile. Avec l'apparition de Peter une autre apparition, en filigrane, celle d'un bruit de nature inquiétante.

Il roule au creux des collines. À travers les forêts. Il ne reconnaît rien. Ou par touches. Par effraction. D'une odeur. D'une lumière. Il a les yeux rivés au loin, dans le cœur noir de cette nuit qui écrase tout et qui semble n'avoir jamais été profanée par aucun humain, comme si le monde avait été laissé aux ténèbres et à lui. Il sent l'odeur des arbres qui a envahi les berges depuis la dernière crue : érables, bouleaux, aulnes et trembles.

Le temps ralentit depuis qu'il est ici, près du lac, au bord de la forêt. Le temps devient aveugle. Il ressent le paysage plus qu'il ne le voit. Il ne sait plus jamais quel jour on est, il ne sait jamais s'il s'est écoulé une minute ou une heure.

Un temps.

Chaque jour finit par se transformer en nuit mais c'est une affaire de lumière et d'obscurité, pas de temps qui passe, de temps mortel. Ici, c'est différent, le temps est palpable. Un temps qui nous précède et nous survit.

Le noir se fait. Peter disparaît. Dans le noir, ce qui était un bruit de nature inquiétante devient progressivement un très fort bruit de trou noir qui va déchirer l'obscurité. Le son est enveloppant. Ça dure un long moment. La voix de La Jeune Fille se fait entendre au milieu du vacarme.

La lune éclaire faiblement. Trop faiblement pour y voir. C'est le noir. Pourtant il est là.

Peter apparaît, dans la pénombre. Il est trempé.

Il avance avec difficulté. Par saccades. La terre, molle et mouillée, se dérobe sous ses pas. Son corps est troublé. Déséquilibré. Sa démarche est ivre. *Un temps.* Il n'est pas ivre, il est épuisé, désorienté.

Flashes lumineuses sur La Jeune Fille, une sorte d'image subliminale, d'apparition mystique. Elle est vêtue d'une longue tunique blanche. Elle est face à nous, elle nous regarde, immobile et muette. Au creux de ses mains rassemblées contre son ventre, un gros cœur sanguinolent. Il semble battre à intervalles réguliers.

Il avance dans la nuit comme une ombre vacillante. Il glisse le long des arbres. Il cogne

son corps dans les arbres. Il étreint la nature avec des gestes fantômes.

Un vivant aboiement de chien éclate derrière les arbres. Et puis le silence qu'il faut ensuite.

Maison ? Pas de maison visible. La seule chose qu'il aurait voulu, là, maintenant, c'est la lumière d'une maison. Voir la lumière d'une maison se découper dans la nuit. Personne en vue.

Un nouvel aboiement. Puis le cri du chien se décuple.

Son corps est trempé. Il laisse pleuvoir sur lui alors qu'il entend aboyer. Aboiements vivants et effrayants. Un temps. Tous ses cris, à lui, n'ont pas existé.

Un temps. Peter ouvre la bouche toute grande et se met à aboyer.

Peter. – Ouah ouah ouah ! ouah ouah !

La Jeune Fille. – Il aboie au milieu du vacarme. Cette fois, c'est là.

Le chien et Peter aboient, des cris déchirants, dissonants.

Une langue qu'il vient d'apprendre. L'homme et le chien se saluent avec une rage indéchiffrable.

Les aboiements cessent. Le cœur que La Jeune Fille tient dans ses mains s'agite. Les battements s'accélèrent. Le cœur frappe fort maintenant. Le cœur ? Qui peut affirmer que c'est le bruit du cœur ? C'est celui d'une barque à l'amarre qui cogne contre le mur d'une maison dans la tempête. Il y a des coups sourds. Un cognement étouffé de barque qui donne dans le mur, sous le vent. Peter semble physiquement bousculé par les bruits qui lui parviennent.

L'homme s'est excité. Trop. Au-dessus de ses forces. Le cœur bat vite. Trop vite. La tête tourne. Les jambes flagellent. Il ne supporte plus le poids de son corps. Son corps est trop lourd maintenant.

Peter s'effondre. Le voilà à genoux. Il ouvre la bouche à nouveau et laisse échapper d'entre ses dents un cri muet qui déforme son visage. La Jeune Fille dépose le cœur au sol et s'éloigne, avalée par la brume et l'obscurité. Peter referme la bouche, son visage revient à sa forme initiale. Le noir se fait lentement.

Les ténèbres sont denses. Une longue soirée sombre va s'avancer – pénétrer dans quelque chose d'encore plus dense. Toujours plus bas, toujours plus dense.

Silence.

3.
LUKAS

La lumière revient lentement dans la chambre. Elle est faible et chaude. Apparaît de façon ténue le corps de Peter. Il est allongé en sous-vêtements au centre d'un lit, caleçon et marcel blancs, le bras bandé. Il semble sortir d'un long sommeil. Il est inerte, face vers le plafond, dans cette chambre qui jusque-là paraissait vide, celle-là même où plus tôt les jeunes gens dansaient. Il n'y a plus trace de leur passage. Le lit, au cadre en bois bas de gamme, sans doute du faux bois, est recouvert d'un tissu épais et spongieux aux imprimés de couleurs délavées. Peter est allongé en travers, dans la largeur du lit, les bras le long du corps, ses pieds dépassent du matelas. On ne voit pas ses yeux, seule une des appliques murales éclaire à basse intensité. On découvre que ce qu'on pensait être une chambre exigüe est prolongée par une autre pièce. Dans cette pièce plutôt vide, un poêle à bois. Une fenêtre donne vers l'extérieur. On suppose qu'elle donne vers l'extérieur mais on n'en sait rien puisqu'on ne voit rien d'autre qu'une lumière intense et diffuse tenter de faire irruption du dehors. Elle est étouffée par différentes couches de rideaux blancs en tissu fin. Ça ne ressemble pas à une lumière de jour.

Peter, voix off. – Des traces d'humidité. Sur le plafond y'a des traces. Ça forme des motifs, avec des fleurs.

Un temps.

C'est quoi ces frissons. Ça me fait comme /

Peter n'a pas bougé. Il donne le sentiment que sa pensée s'est arrêtée, perdue en chemin. En réalité il cherche les bons mots, pour lui-même, pour caractériser la sensation qu'il éprouve.

des petites décharges. *Un temps.* Respire lentement. Vas-y. Doucement.

Alors qu'on imaginerait que son buste se gonfle et se dégonfle par séquences rapides pour dire son intranquillité, Peter ne bouge pas.

Cette couverture qui pique. On dirait une éponge. Le côté vert d'une éponge. Ça gratte.

Ça vient d'où cette chaleur ?

J'ai mal aux yeux.

Peter a les yeux grands ouverts. Il voudrait réussir à les humidifier, à faire le net. Il tourne doucement la tête vers l'autre partie de la pièce. Il voudrait cerner les contours de la pièce. On voit la difficulté avec laquelle il bouge qu'il a la nuque raide. Sa tête revient à son emplacement initial. Ses yeux se ferment.

Lukas et Susan entrent. Peter ne les voit pas, il n'entend que leurs voix. Eux gardent toujours un œil sur lui. Pour eux Peter semble dormir. Susan et Lukas parlent bas. À gauche de la porte, suspendues têtes en l'air à deux patères, une multitude de peaux de renards roux, de castors bruns et de lapins blancs. Susan a dans une main les corps des animaux dépecés, dans l'autre les peaux correspondantes. Lukas cherche Susan du regard, elle est concentrée sur son activité. Il est taquin, joueur, on sent qu'ils se connaissent par cœur.

Lukas. – Comment ça tu veux les coudre entre elles ? Depuis quand tu sais coudre toi ?

Il rit. Susan ne dit rien.

C'est quoi l'idée, en faire des taies d'oreillers ? Des moufles ultra chaudes, des chaussettes toutes douces, des casquettes de trappeur avec cache-oreilles rétractables ?

Susan ne répond rien. Elle dépose les corps morts d'animaux au sol, sur une planche en bois. Elle les aligne parfaitement, avec minutie. Lukas la regarde faire d'un air à la fois amusé et dégoûté. Et puis elle se relève et suspend à l'une des patères les peaux fraîchement découpées.

Tu les tries par couleur parce que tu veux les assembler par couleur ? Vu ton bon goût ça m'étonnerait pas que t'en fasses un patchwork.

Il la regarde, amusé.

Silence.

Alors qu'elle a les yeux rivés sur le corps endormi de Peter, Susan ouvre le poêle et y engouffre une peau.

Susan, avec douceur. – C'est lui. Je le sens. C'est lui.

Au moment de s'accroupir pour récupérer les animaux morts sur la planche, elle se rend compte de son étourderie.

Merde.

Lukas. – C'est quoi cette odeur ? C'est l'horreur.

Un temps.

Susan. – Putain.

Elle approche à toute allure sa main du feu pour en sortir la peau. Elle la retire aussitôt. Le poêle est trop chaud.

Susan, penaude. – Je viens de cramer une peau.

Lukas rit. Il agite sa main devant son nez, pour provoquer Jenny, la taquiner. L'odeur est irrespirable. Peter, qui semblait rendormi parce qu'inerte bouge maintenant la tête, gonfle ses narines, tousse pour empêcher l'odeur de s'insinuer davantage en lui.

Lukas. – Eh Susan, tu sais que –

Elle lui lance au visage un corps de castor. Le Garçon fait barrage de ses bras, mais trop tard. Le corps a frappé son visage avant de retomber au sol, devant lui. Lukas s'essuie plusieurs fois le visage du revers de la manche. Il a un air dégoûté.

C'est dégueu putain !

Susan entame la découpe d'un corps de renard. Elle le sectionne en trois bouts qu'elle place sur une grille avant de l'introduire dans le feu.

Pourquoi tu continues à les cuisiner alors que tu veux pas les manger ? Tu devrais arrêter avec ça, non ?

Susan. – Lâche-moi un peu.

Ils se calment. Comme des enfants après avoir chahuté. Le silence se fait. Lukas vient s'installer au pied du lit, derrière Peter. Un long temps.

Lukas. – Bonsoir.

Peter oriente avec difficulté son buste et sa tête dans la direction de la voix, pour découvrir un jeune homme qui le regarde, assis au sol.

On vous a vu dehors, sous la pluie.

Peter. – Je cherchais un endroit pour m'allonger.

Peter replace sa tête dans l'alignement de son corps, les yeux face au plafond.

C'est chez vous ?

Lukas. – Quelque chose comme ça, oui.

Un bruit métallique se fait entendre dans l'autre partie de la pièce. Le regard de Peter est attiré par le bruit. Ses yeux balayent l'espace, cherchent d'où vient le bruit. Le mouvement des yeux n'est pas suffisant alors avec difficulté Peter bouge la tête. Et puis son regard se fixe. Dans un coin, Susan se tient à genoux dans l'ombre près du poêle à bois. Elle ouvre le capot et y engouffre quelques bûches. Une lumière faible et mouvante fait apparaître son visage.

Peter, comme pour lui-même. – Pourquoi je suis si fatigué ? Impossible de me concentrer. *Un temps.* Je sens plus mon bras droit.

Alors que Peter veut malaxer son bras, il découvre la rugosité d'un bandage qui s'étend sur plusieurs centimètres de long.

Lukas. – On vous a vu dehors, vous effondrer. On n'allait pas vous laisser là.

Peter fixe le bandage.

Peter. – Je viens de loin.

Lukas. – C'est Susan qui a fait le bandage.

Peter, voix off. – Cette chaleur. Je voudrais dormir. *Inquiet.* Faut pas que je dorme.

Lukas, avec prévenance. – Ça va ? Vous avez faim, soif ? Vous vous sentez comment ?

Un temps. Lukas indique du doigt le bras bandé de Peter.

Comment vous vous êtes fait ça, vous vous souvenez ?

Peter, qui était allongé, se redresse et vient s'adosser avec difficulté contre la tête de lit. Il s'aide de son bras valide.

Peter. – Dehors. Il faisait nuit.

Un temps. Peter touche son bandage.

Merci.

Lukas. – C'est Susan. C'est elle qu'il faut remercier. *Un temps.* Vous étiez en voiture ? *Pas de réponse.* Vous étiez forcément en voiture, on peut pas approcher d'ici autrement qu'en voiture. Vous êtes tombé en panne ?

On ne sait jamais bien si l'étrangeté de certaines des réponses que Peter va donner sont dues à sa fatigue et à sa désorientation ou s'il joue à l'idiot pour détourner la conversation.

Peter. – En panne ? *Un temps.* Je viens de très loin. Il faut que je reprenne mes esprits, il faut que je me repose, il faut –

Lukas. – Vous vous souvenez pas ? *Pas de réponse.* Vous avez eu un accident ? Quelqu'un vous a déposé ? *Pas de réponse.* La route est sinueuse et verglacée par ici. Vu votre blessure, vous avez dû avoir un accident.

Peter ne répond pas. Susan se relève, sort un instant de la pièce et revient avec un verre d'eau qu'elle tend à Lukas. Lukas boit une gorgée. Susan le fixe du regard et fait un mouvement de tête en direction de Peter, comme pour indiquer à Lukas que le verre d'eau ne lui était pas destiné. Lukas se lève, s'approche de Peter avec le verre et le lui donne. Peter boit une gorgée.

Elle est où cette voiture ? *Un temps.* Vous vous rappelez de la voiture ?

Peter lui sourit. – Il y avait une chanson.

Lukas regarde Peter, décontenancé.

Lukas. – Une chanson ?

Peter poursuit sans prêter attention aux signes extérieurs, comme s'il parlait pour lui-même.

Peter. – C'était quoi cette chanson...

Lukas. – Comment ça y'avait une chanson ?

Peter lui sourit. – À la radio.

Peter se met à chantonner en marmonnant.

« Annie aime les sucettes // les sucettes à l'anis // les sucettes à l'anis d'Annie »

Lukas. – Qu'est-ce que vous dites ?

Peter. – C'est une chanson. Vous connaissez ?

Pas de réponse. Pour lui-même.

C'est de qui cette chanson... ?

Un temps. À Lukas.

« Les sucettes à l'anis ». C'est le titre de la chanson.

Lukas ne semble pas connaître la chanson. Les réponses de Peter le décontenancent. Peter lui sourit toujours, ça trouble Lukas.

Il y a deux niveaux de lecture. C'est l'histoire d'une fillette, Annie, elle est friande de sucettes qu'elle va acheter au drugstore. Mais en fait, implicitement ça parle de, la chanson elle parle d'une –

Lukas. – Qu'est-ce qui s'est passé après l'accident ?

Lukas n'obtient pas les informations attendues. Alors qu'il était affalé contre le mur, il se redresse, la tête et le buste maintenant tendus en avant vers Peter.

Vos habits, vos mains, votre visage étaient recouverts de boue. Ça veut dire que vous êtes passé par la forêt.

Peter se palpe le visage puis regarde ses mains. Pas de trace de boue. Son corps a sans doute été lavé pendant son sommeil. Lukas essaie de recomposer le parcours de Peter. Il devient de plus en plus inquiet et tendu. Jusque-là on avait le sentiment qu'il voulait venir en aide à Peter. Ce n'est plus si sûr.

Y'avait pas de raison que vous traversiez la forêt, vous pouvez pas voir la maison depuis la route. Très peu de gens connaissent cet endroit. Je connais tous ceux qui connaissent cet endroit. Vous avez croisé quelqu'un ? Quelqu'un vous a orienté vers ici ?

Peter ne répond pas. Lukas tente de se calmer pour ne pas effrayer Peter. Il reprend plus calmement.

Je peux prévenir quelqu'un que vous êtes là ? *Un temps.* Vous avez une femme, des enfants qu'on peut appeler ?

Peter, les yeux dans le vague. – Ma femme.

Lukas. – Vous connaissez son numéro ?

Peter ne répond rien.

Elle s'appelle comment ? Comment je peux la retrouver ?

Peter ne répond rien. Alors Lukas ressort de dessous le lit un blouson. Il glisse sa main dans une des poches. Peter tend son bras valide, il voudrait empêcher Lukas de fouiller son blouson, mais il est trop faible et maintenu à distance. Lukas sait ce qu'il cherche, sans doute pendant le sommeil de Peter a-t-il déjà une première fois passé en revue ce qu'il contient. Il retrouve d'abord le briquet gravé en métal. Mais ce qui l'intéresse c'est ce qu'il a maintenant en main : un portefeuille en cuir usé. D'un compartiment caché, Lukas extrait un bout de carte postale déchirée. Il la tend devant lui pour que Peter la voie. Il lui parle comme si Peter avait des difficultés de compréhension.

Cet endroit, c'est là où vous vivez, avec votre femme ?

Peter ne dit rien mais il est remué à la vue de ce bout de carte postale.

Où c'est une maison de vacances ? C'est peut-être lié à votre métier. Vous faites quoi comme métier ? *Un temps.* Vous voyagez ?

Lukas, qui pendant qu'il posait à Peter sa dernière question avait poursuivi la fouille du blouson, a maintenant dans les mains un mouchoir en tissu rapiécé. Enrobée dans ce mouchoir il découvre une grosse pièce, peut-être une médaille, couleur argent. Ca semble le dérouter. Il retourne la pièce en direction de Peter et la lui montre.

Ces initiales... C'est vos initiales ?

Peter ne dit rien.

C'est vous. *Un temps.* C'est vous, pas vrai ? Vous êtes /

Lukas trépigne, il se tend. Il regarde Peter, un long moment.

Susan parle souvent de vous. Elle parle de vous depuis que je la connais. Vous habitez la petite maison la plus à l'extérieur du village, au bord du lac, près de la forêt. La maison que personne n'a repris. Susan m'a montré cette maison.

Lukas pensait que Peter allait réagir. Mais Peter ne parle pas. Peter ne bouge pas.

Je sais tout ce qu'elle sait de vous. Elle vous a reconnu. D'après la photo.

Lukas tourne la tête en direction de Susan. Il s'adresse à elle.

Hein ?

Susan ne dit rien, elle dévisage Peter. Lukas revient à Peter.

Elle dit que c'est vous qui les avez incités à organiser des actions. Des blocages. Des sabotages. C'est vrai ?

Peter voudrait ne rien laisser paraître mais il malaxe avec insistance son bras bandé.

Vous les avez amenés à se battre. Vous vous êtes pas doutés que ce que vous alliez leur dire allait tout faire vriller, qu'ils étaient pas prêts à s'organiser ? *Un temps.* Vous auriez dû savoir que ça allait dégénérer.

Les mots de Lukas produisent en Peter un grand trouble. Peter ne dit rien. Son silence tend davantage Lukas. La tension va aller crescendo. Elle va s'exprimer chez lui par une colère rentrée.

Peter. – Écoutez... Je viens de loin. Il faut que je dorme un peu. Il faut –

Lukas. – Y paraît que vous vouliez protéger le village du monde extérieur, préserver son anonymat, qu'on puisse continuer à y vivre au rythme de la nature. Finalement c'est entre elles que les familles se sont déchirées. Y'avait plus moyen de parler. *Un temps.* Vous avez joué de votre influences pour faire tourner les têtes et puis vous êtes parti, sans rien dire.

On sent de l'émotion chez Lukas.

Peter essaie de faire le net. – Vous étiez pas là. Vous étiez sans doute pas nés. Qui êtes vous ?

Lukas. – C'était vous les hélicoptères, pas vrai ? Ceux qui se sont posés dans la clairière quelques jours plus tard, entre les maisons et la forêt. Les hélicoptères militaires. *Un temps.* Vous voulez nous faire croire que c'était un hasard, que ça n'avait rien à voir avec votre départ ? Qui d'autre que vous aurait pu les prévenir ?

Peter, agité. – Qu'est-ce que vous racontez ? Qui êtes-vous ?

Silence. Peter fixe son bandage. Son regard semble se perdre. Ça dure un temps. Lukas saisit Peter par son bras bandé et le traîne hors du lit. Peter hurle de douleur et se débat avec ses jambes.

Vous me faites mal, lâchez-moi. S'il vous plaît, lâchez-moi !

Lukas durcit sa prise et l'emmène dans l'autre pièce, celle avec le poêle à bois.

Lukas. – Vous leur avez bousillé le cerveau avec vos conneries. Vous savez combien y'a eu de morts ?

Il assoit Peter au sol contre un mur.

Bouge pas.

Lukas saisit un sac posé au sol et un long fourreau en tissu. Il installe un trépied et une petite caméra à hauteur d'yeux de Peter. Pas de gestes superflus, il est précis et intérieur. Il continue de parler pendant qu'il met en place le dispositif.

À cause de vous Susan doit se terrer. Elle s'est laissée embarquer par tout ça. Par sa famille. Sans savoir. Est-ce qu'elle savait seulement en quoi croire ?

Peter. – Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Lukas. – Vous travaillez toujours pour le gouvernement ?

Peter ne dit rien.

Comment vous avez pu vous renier à ce point-là ?

La caméra est prête, Lukas est debout à côté de l'écran de visualisation. Il glisse sa main dans son jean et en sort exactement la même médaille que celle qu'il avait trouvé plus tôt dans le blouson de Peter. Il dispose les médailles côte à côte, chacune dans une main. Peter se fige. Lukas le regarde un long moment. Il a senti le mouvement intérieur de Peter.

Vous pouvez tout dire. C'est le moment de vous expliquer. Je laisse tourner, ça tourne en continu, je coupe rien.

Peter ne semble toujours pas vouloir parler. Il n'y a que le silence. Ça dure un temps. Lukas s'agite. Il quitte brutalement la caméra et se dirige vers Peter.

Parle !

Susan. – Arrête. Laisse-le.

Noir.

Repères

Maxime Contrepois

Écriture et mise en scène

Né en 1988, Maxime Contrepois suit des études en philosophie, cinéma et théâtre (il est spécialiste du théâtre de Matthias Langhoff) et est assistant à la mise en scène auprès de Matthias Langhoff (2013), Jean-François Sivadier (2016) et Marcial Di Fonzo Bo (2014, 2015, 2018).

Parallèlement à son activité d'assistantat, il fabrique ses propres objets et la maquette de sa première création, *Erwin Motor, Dévotion*, de Magali Mougel, est présentée dans le festival « Péril Jeune », à Confluences (Paris, novembre 2014) puis à La Loge (Paris, avril 2016). Cette œuvre a été Lauréate 2014 du Prix Jeunes Talents Côte-d'Or – Création contemporaine du conseil départemental.

En janvier 2016, il accède à l'aide au compagnonnage du ministère de la Culture et de la Communication – DGCA avec Jean-François Sivadier qu'il assiste pour la création de *Don Juan*. Dans ce même cadre il initie son deuxième spectacle, *Anticorps* de Magali Mougel, qu'il crée en novembre 2016 à Rennes à l'occasion du festival Mettre en Scène. Sa dernière création, *Après la fin* de Dennis Kelly, a vu le jour à l'Espace des Arts - scène nationale de Chalon-sur-Saône en janvier 2019 et a été présentée en tournée en Bourgogne – Franche-Comté et en mars 2020 au Théâtre de la Cité Internationale à Paris.

Que ce soit en partenariat avec le Théâtre de la Cité Internationale, la scène nationale de Montbéliard ou l'université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle, il mène une activité soutenue de transmission et d'ateliers de pratique artistique.

Nu gît le coeur dans l'obscurité est sa première écriture personnelle.

Sa compagnie, Le Beau Danger, est implantée en Côte-d'Or, région Bourgogne – Franche-Comté, depuis sa création en 2012.

Rodolphe Dekowski

Comédien

Formé au « Théâtre du Jour » sous la direction de Pierre Debauche, il travaille depuis 10 ans au sein de la compagnie SuperTropTop - Dorian Rossel avec laquelle il a adapté au théâtre un manga *Quartier lointain* de J. Taniguchi, une série documentaire judiciaire, *Souçons* de Jean-Xavier de Lestrade, un récit de voyage, *L'usage du monde* de Nicolas Bouvier, un roman, *Oblomov* d'Ivan Gontcharov et un grand film, *Le voyage à Tokyo* de Yasujiro Ozu. À Caen, il participe au projet de la « Fermeture Éclair » dirigée par Valéry Dekowski, lieu populaire et pluridisciplinaire où il joue *Le chant du chien*, *Zwy Milshtein* et *Tous les enfants, sauf un, grandissent*, pièce de Alice Barbier. Il anime des stages de création artistique sur des thèmes variés (le western, la guerre des salamandres de K.Capek, Sylvester Stallone, Octave Mirbeau). Avec le Panta théâtre, il participe régulièrement au festival « Écrire et mettre en scène » qui fait découvrir le paysage théâtral d'un pays invité (Bulgarie, Macédoine, Argentine) et travaille entre autres sous la direction de Galin Stoev, Dejan Dukovski, Guy Delamotte, Javor Gardev, Alejandro Tantanian. Il joue aussi Stanley Kowalsky dans *Un tramway nommé désir* de Tennessee Williams avec la cie Dodeka - Vincent Poirier. Il a reçu le prix d'interprétation du festival « Court mais trash » de la Chaux-de-Fonds (Suisse) pour le rôle du renard dans le film *TurboVomi* de Yannick Lecœur. En 2018, il a participé au spectacle *Du Sang sur mes Lèvres* mis en scène par Angélique Friant et met en place deux duos, l'un avec un éclairagiste, Olivier Bourguignon, autour de la misère et l'autre avec un poète plasticien, Samuel Buckmann, autour du terrorisme familial.

Zoé Gauchet

Comédienne

Zoé Gauchet grandit jusqu'à l'âge de 12 ans dans une compagnie de théâtre itinérante multiculturelle le Footsbarn Théâtre. Entre 2010 et 2013, elle se forme à l'École Nationale Supérieure de Théâtre de Bordeaux (ENSBA).

Au théâtre, elle travaille sous la direction de Julien Duval (2014-2021) *La Barbe Bleue*, *Dans ma maison de papier j'ai des poèmes sur le feu*, *Candide*, de Catherine Marnas qui met en scène *Lorenzaccio* (2015-2017), de Yacine Sif El Islam (2013-2017) dans les spectacles *Le Misanthrope*, *Projet Molière : Misanthrope-Don Juan-Tartuffe*, *Projet Proust*, *Spartoi*. Elle rencontre Adeline Dété (2014-2019) pour qui elle joue dans *Ils se marièrent et eurent beaucoup*, *Tes Fleurs plein mes bras*, puis Christian Esnay (2019) qui lui propose de jouer dans son *Médée*. Plus récemment, elle participe au *Réflexe de Moro* de Garance Rivoal (2020-2021) et aux *Héroïdes* de Flavia Lorenzi (2021).

Pour la télévision, elle tourne sous la direction de Arnaud Ségnac (2014 *Où es-tu maintenant ?*) et de Franck Lebon/Fabrice Chanut dans la série *Vestiaires* (2014-2020). Au cinéma, elle travaille avec la réalisatrice Alice Douart (2014 - *Les Filles*). Elle enregistre pour « Audible » *Rien de plus grand* de Malin Persson Giolito. En 2016 elle part en tournée en Guyane où elle donne des ateliers théâtre. Entre 2019 et 2020 elle en donne également en Allemagne, Slovénie, Croatie, Serbie, Kosovo, Albanie, Macédoine.

Adrien Guiraud

Comédien

Adrien Guiraud se forme d'abord au conservatoire du 5ème arrondissement de Paris avec Bruno Wacrenier. Il entre en 2011 à l'École régionale d'acteurs de Cannes (ERAC). En 2014, il joue dans *La famille Schroffenstein* de Kleist mis en scène par Giorgio Barberio Corsetti. Il joue ensuite dans *Reste(s)* (d'après *Guerre* de L. Noren) mis en scène par Laureline Le Bris-Cep et dans *Transition* mis en scène par Vincent Steinebach. En 2016, il joue dans *Crtl-X* de P. Peyrade mis en scène par Cyril Teste et dans la création *La Gentillesse* de Christelle Harbonn avec qui il fera aussi, plus tard, *Épouse-moi, tragédies enfantines*. En 2018 il joue dans *Partez devant* de Q. Hodara mis en scène par Laureline Le Bris-Cep, dans *Jusqu'ici tout va bien* du collectif Le Grand Cerf Bleu et dans *En réalités* (d'après *La misère du monde* de P. Bourdieu) mis en scène par Alice Vannier. En 2020 il joue dans *Nos Solitudes* de Delphine Hecquet, dans *Les Premiers* de Jeanne Lepers et dans *Bartleby* mis en scène par Rodolphe Dana et Katja Hunsinger. Au cinéma, il joue sous la direction de Cyril Teste (*Imago*), Aurélie Reinhorn (*Raout Pacha*) et Sophie Beaulieu (*Salem*).

Ligia Aranda Martinez

Comédienne

Née en Colombie, très tôt elle vient vivre avec ses parents en Espagne où elle est scolarisée à l'école française. Elle y fait ses premières expériences de théâtre. En 2012, à quinze ans, elle quitte cette fois l'Espagne pour la France et vient s'installer à Rennes. Elle intègre, de 2014 à 2017, le cycle d'orientation professionnelle du conservatoire national de région de Rennes dirigé par Daniel Dupont. Elle y jouera entre autres *Andromaque* de Racine et *L'Idiot* de Dostoïevski. De 2017 à 2020 elle rejoint l'ERACM (École Régionale d'Acteur de Cannes-Marseille) où elle interprètera Mélisande dans *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck dirigé par Éric Louis, Claudius dans une version d'*Hamlet* mis en scène par Gérard Watkins. Elle jouera aussi dans *Les chroniques de Peter Sanchidrian* de José Padilla mis en scène par Ferdinand Barbet et dans *14*, spectacle de sortie d'école écrit et mis en scène par Gérard Watkins. Entre septembre 2019 et février 2020 elle rejoint la RESAD (école supérieure d'art dramatique de Madrid) à Madrid où elle jouera notamment Maurinha dans *El embrujado* de Valle-Inclan mis en scène par Antonia Garcia. En parallèle de son cursus étudiant elle pratique la danse, le chant, et la traduction espagnol-français.

Camille Riquier

Scénographe

C'est d'abord par le jeu théâtral que Camille Riquier explore le spectacle vivant. Elle participe à de nombreux ateliers autour du corps et du jeu masqué avant de se tourner vers la scénographie (Yoshi Oida, Théâtre du Soleil, compagnie Dérézo). Elle obtient en 2007 une maîtrise d'Arts Plastiques à l'université Rennes 2 puis poursuit une formation à l'ENSA de Nantes et obtient un DPEA de scénographie en 2010 avec les félicitations du jury.

Dans ses recherches, elle développe une dramaturgie de l'espace sensitif et de la métamorphose entre transition et circulation aux possibles troubles de la perception à travers la confrontation des matériaux.

Son activité professionnelle s'oriente vers les différents champs d'application de la scénographie. Ainsi, elle collabore à des projets variés dans le théâtre et la danse (Charlotte Lagrange, la compagnie Dérézo, Julie Berès, Declan Donnellan...), l'opéra (Dan Jemett), l'exposition («Bêtes et hommes» à la grande halle de la Villette...).

En 2010 elle crée l'association *Lieux Dits Scénographies* et réalise des projets artistiques à échelle variable dans l'espace public autour de problématiques sociales et politiques («Etat d'urgence», «La Désorientation», «Caravansérail»...).

C'est dans le croisement de disciplines qu'elle trouve son expression poétique mêlant les arts plastiques et la scénographie autour de problématiques sociales et contextuelles.

Olivia Barron

Dramaturgie

Olivia Barron s'est formée à l'école du Théâtre National de Strasbourg et à l'Université de la Sorbonne-Nouvelle. Après l'écriture de deux mémoires, l'un sur l'oeuvre de Franz Kafka, l'autre sur Henrik Ibsen, elle choisit de s'orienter vers une approche pratique et intègre l'école du TNS en section dramaturgie (2011-2013). Là-bas, elle travaille avec des metteurs en scène comme Krystian Lupa, Pierre Meunier, Frank Vercruyssen (compagnie tg STAN) et met en scène *La Sonate des spectres* d'August Strindberg. À sa sortie de l'école, elle signe la dramaturgie de plusieurs spectacles comme *Blasted* de Sarah Kane (2015, théâtre de Nanterre-Amandiers) mis en scène par Karim Bel Kacem, *Le Petit Eyolf* d'Henrik Ibsen (2015, Théâtre de la Ville) mis en scène par Julie Bérès, *La Mort de Danton* de Georg Büchner mis en scène par François Orsoni (2016-2017, Théâtre de la MC 93, Théâtre de la Bastille) ou *Nos Solitudes* de Delphine Hecquet (2019, Comédie de Reims). En 2017, elle est sélectionnée par les Ateliers Médicis et le Ministère de la Culture dans le cadre du dispositif Création en cours pour l'écriture de sa pièce *Ma vie d'ogre* avec laquelle elle devient en 2020 lauréate de l'association Beaumarchais-SACD. En parallèle, elle anime depuis 2014 un blog sur le Monde.fr consacré aux interactions entre théâtre et société.

Jérémie Papin

Lumière

Il se forme au DMA régie lumière de Nantes et sort diplômé en 2008 de l'école du Théâtre National de Strasbourg. Il collabore comme éclairagiste avec Didier Galas entre 2008 et 2012 sur les créations *La Flèche* et *Le Moineau*, *Les pieds dans les étoiles*, *(H)arlequin Tengu*, *Trickster* et *Par la parole*. Il crée la lumière des spectacles de l'auteur/ metteur en scène Lazare Herson- Macarel : *Falstaff* et *Cyrano* (2017). Il fait partie de la compagnie Les Hommes Approximatifs de Caroline Guiela Nguyen depuis 2008, au sein de laquelle il crée les lumières de *Macbeth*, *Violetta*, *Le Bal d'Emma*, *Elle brûle*, *Le Chagrin* et *SAIGON* et *Contes Fantastiques*. Entre 2010 et 2018, il crée les lumières d'Éric Massé, de Nicolas Liautard pour *Le Misanthrope*, d'Yves Beaunesne pour *L'intervention* et *Roméo et Juliette* et de Maëlle Poésy pour *Purgatoire à Ingolstadt*, *Candide*, *L'Ours* et *Le chant du cygne* à la Comédie-Française, *Ceux qui errent ne se trompent pas*. Il réalise également les lumières des spectacles *Récits des évènement futurs* et *Perdu Connaissance* d'Adrien Béal, *Son Son* de Nicolas Maury, *En route Kaddish* et *Doreen* de David Geselson, *Nos Serments* et *May Day* de Julie Duclos, *Orfeo* de Jeanne Candell et Samuel Achache, *Les Evaporés* de Delphine Hecquet, *Pavillon Noir* avec les collectifs Traverse et OS'O.

Au Festival de Salzburg il crée les lumières de l'opéra contemporain *Meine Bienen. Eine Schneise* mis en scène par Nicolas Liautard. Plus récemment il crée les lumières de *Littoral* de Wajdi Mouawad et *Suzy Storck* de Magali Mougel avec Simon Delétang. Pour le Festival d'Avignon 2021, il signe la création lumière de *Fraternité, conte fantastique* mis en scène par Caroline Guiela Nguyen.

Baptiste Chatel

Son

Né en 1982, musicien et diplômé en génie mécanique et en psychologie cognitive, il s'intéresse principalement aux notions d'interaction et de systèmes génératifs. Il développe ainsi le rapport entre les mondes sonore, visuels (lumière et vidéo) et tactile dans des installations interactives (*Plaques/Rumeurs*, *La cage aux fauves*, *Séquenceur génétique*) ou autonomes mais génératives (*Gros animal*, *Salle de classe*). Il travaille également à la création sonore au théâtre et dans le cadre d'installations pour lesquelles il crée des dispositifs électro-mécano-informatiques (*Le Mur du Son*, *Percuson*, *Human Arcade*, *Objecto Sonata*, *La Nuit au Jardin*).

Membre du collectif d'artistes dijonnais R.A.S., on a pu également le rencontrer aux festivals Sons de plateaux (Marseille), Dièse (Dijon), Chalon dans la rue (In), Rhyzomes-Zoophonies (Aubervilliers), Entre cour et jardin (Barbirey sur Ouche), Strade del cinema (Aosta), Les Nuits Sonores (Lyon)...



C^{ie} Le Beau Danger

19 rue de Cronstadt - 21000 Dijon
lebeudanger@gmail.com
www.lebeudanger.com

Production-Diffusion

Léa Serror
lea@les-singulieres.fr
06 80 53 30 45

Conception Maxime Contrepois et Léa Serror.
Photos © Todd Hido.